

https://www.lemonde.fr/culture/article/2022/10/27/avec-dream-au-centquatre-foret-au-musee-du-louvre-la-danse-s-affranchit-de-la-scene_6147486_3246.html

Avec « Dream » au Centquatre, « Forêt » au Musée du Louvre... La danse s'affranchit de la scène

Des chorégraphes s'emparent d'espaces tels que musée, friche ou chapelle pour proposer des spectacles immersifs.

Par Rosita Boisseau

Publié le 27 octobre 2022 à 01h46 Mis à jour le 27 octobre 2022 à 16h59

Répétition générale de (La) Horde, pour son spectacle « We should have never walked on the moon », au Théâtre National de la Danse, à Paris, le 26 octobre 2022. BENJAMIN GIRETTE POUR « LE MONDE »

La scène du Théâtre du Châtelet métamorphosée en parc de loisirs pour enfants ? Le 30 septembre, on se frotte trois fois les yeux avant de s'installer sur une pile de tapis caoutchouteux qui nous tend les bras. Autour de petits toboggans multicolores, des robots jaune vert rouge montés sur roulettes se déplacent dans tous les sens. Vite, on se retrouve entouré de gamins qui nous serrent comme des sardines et c'est délicieux.

Mais de quoi s'agit-il ? De la performance intitulée P/\rc, mise en scène par le chorégraphe Eric Minh Cuong Castaing et son équipe avec une quinzaine de jeunes âgés de 4 à 15 ans, atteints de troubles psychomoteurs.

Ce parti pris d'un espace commun où l'on circule librement tombe ici sans un faux pli. Il se révèle non seulement judicieux mais enveloppant. On vole avec les enfants transportés dans les airs par des danseurs, on glousse de concert lorsqu'ils se retrouvent suspendus par les pieds. « Je ne voulais pas de séparation entre eux et les spectateurs, mais créer un environnement, une sorte d'écosystème de relations inédites, explique Eric Minh Cuong Castaing. On est avec eux dans de l'ultrasensible, des micro-rires, de légers frissons qui ne peuvent vivre que dans un rapport très proche. Cela permet aussi au public d'incorporer plus facilement ces physiques différents. »

Eric Minh Cuong Castaing n'est pas le seul actuellement à casser le quatrième mur entre la scène et la salle en optant pour ces dispositifs de partage entre les performeurs et les spectateurs. Certes, les

déambulations, dans les musées, les chapelles ou les friches industrielles, ne datent pas d'hier. On se souvient de celles de William Forsythe, de Meg Stuart ou encore d'Angelin Preljocaj, de Boris Charmatz et de Philippe Decouflé.

Sauf que l'expérience immersive gagne du terrain en pariant sur « l'horizontalité » à la mode. « Il s'agit de plonger et pas seulement d'observer comme pour un show normal, commente l'artiste sud-africain Steven Cohen, dont le nouvel opus, *Boudoir*, prend la forme d'une installation à visiter. « L'espace appartient autant aux visiteurs qu'à moi et je veux que les gens soient libres de choisir où ils se positionnent, poursuit-il. Je suis prêt aussi à ce qu'ils soient tellement près de moi qu'ils puissent renifler mon odeur ou toucher mes rides s'ils en ont envie. J'ai peur de cette proximité, mais je suis aussi partant pour que conceptuellement parlant, on me prenne même dans ses bras. »

Nombre d'enjeux

Le contact les yeux dans les yeux avec le performeur est un atout majeur des déambulations spectaculaires. « C'est vrai que sentir et voir respirer l'interprète, pouvoir l'examiner dans les détails, est vraiment important dans ce type de proposition », affirme Alessandro Sciarroni.

Pour la première fois dans sa trajectoire, l'Italien a imaginé *Dream*, à l'affiche du 29 novembre au 4 décembre au Centquatre, à Paris (19e), pour six danseurs et un pianiste live à la façon d'une balade au milieu de « sculptures vivantes qui sont les danseurs ». « Quant à les toucher, certains en ont envie, précise Sciarroni. Un besoin né, je pense, du confinement que nous avons traversé... » « Mais on en a tous marre et je ne vais plus confiner qui que ce soit où que ce soit », conclut Steven Cohen.

Le contact les yeux dans les yeux avec le performeur est un atout majeur des déambulations

Cette visibilité du corps de la danse à 360 degrés concentre nombre d'enjeux qui se sont aiguisés dans le contexte post-pandémique. Fantasme récurrent de démocratisation de l'art ? Désir de montrer les coulisses en donnant accès à la création autrement que dans la boîte noire ? Besoin de retrouvailles après la crise sanitaire ?

Alors que le public fait un peu défaut dans les théâtres et semble avoir de plus en plus de mal à rester vissé dans son fauteuil, ces parcours chorégraphiques le séduisent. « Il ne se contente plus aujourd'hui d'être spectateur, analyse Rachid Ouramdane, directeur de Chaillot-Théâtre national de la danse. Il cherche la nouveauté, une expérience élargie en quelque sorte qui casse son quotidien avec souvent une dimension festive et même familiale que, en tant que chorégraphe et directeur d'un théâtre, j'assume complètement par ailleurs. » Il souligne également que ces

déambulations « qui ne se substituent pas à la salle », permettent de découvrir des lieux et des espaces dans lesquels on n'a jamais l'occasion de pénétrer.

Lire aussi Article réservé à nos abonnés Rachid Ouramdane, le nouveau directeur de Chaillot, veut en faire un « théâtre des diversités »
Rachid Ouramdane a donné les clés de tout Chaillot, du 27 octobre au 4 novembre, à (La) Horde, collectif à la tête du Ballet national de Marseille, pour l'événement We Should Have Never Walked on the Moon d'une durée de deux heures au total qui décline projections, séquences dansées avec une cinquantaine de performeurs et cascadeurs. « L'idée pour nous est de multiplier les points de vue en montrant tous les médiums sur lesquels nous travaillons, déclare le collectif. Cette pluralité n'est pas synonyme de zapping, mais offre selon nous un espace de réflexion collective. » Avec 5 000 mètres carrés à arpenter, autant dire que l'enjeu est énorme. Chaque soir, on attend 1 800 personnes à Chaillot.

Corps collectif

Deux fois plus fort en matière de surface et d'ambition – soit 10 000 mètres carrés dans l'aile Denon du Louvre – , le « projet muséal » intitulé Forêt, imaginé par Anne Teresa de Keersmaecker et Némó Flouret, propulse onze danseurs entre la Joconde et Scènes des massacres de Scio, de Delacroix.

En répétition, mardi 25 octobre, les deux chorégraphes prennent la mesure des lieux somptueux. « Nous avons eu envie de travailler sur les extrêmes, confie Anne Teresa de Keersmaecker. Mais encore sur les perspectives, les grands espaces, la solitude, l'ouverture et la fermeture... » Les interprètes courent et marchent, se baladent avec des feuilles de notes, s'arrêtent devant les tableaux. Némó Flouret s'est fait la coupe au bol de L'Homme au gant, fameuse peinture de Titien « pour se mettre dans la peau du personnage en quelque sorte et trouver un prolongement dansé à la toile », précise-t-il. Cinq cents personnes se croiseront à chaque représentation en trois salves pour un cycle chorégraphique de trois heures au total.

« Le public ne se contente plus d'être spectateur, il cherche la nouveauté, une expérience élargie » - Rachid Ouramdane, directeur de Chaillot-Théâtre national de la danse

La comparaison avec le musée et sa circulation dans ce que certains artistes étiquettent telles des « expositions performatives » revient régulièrement pour faire valoir ce nouveau statut du spectateur. Comme au musée, il vaque et circule à sa fantaisie. File à toute vitesse, lâche l'affaire pour téléphoner ou se multiplie dans des selfies. Chacun compose son spectacle selon l'humeur du moment. De la même manière ou presque que l'on bascule d'une image à l'autre devant son écran, c'est buffet à volonté où l'on se sert, picore ou dévore en deux temps trois

mouvements. « Oui, c'est vrai qu'il y a un côté à la carte, glisse Anne Teresa de Keersmaeker. Mais il y a aussi le désir, à travers Forêt, de dégager un temps différent, de ralentir le regard, d'échapper momentanément à la consommation. »

Lire aussi Article réservé à nos abonnés Danse : Decouflé met un grand bazar à Chaillot

Car les dégâts collatéraux ne sont pas anodins. On sent planer la menace du divertissement, de l'animation, de la fête. « Il faut bien dire que c'est parfois agaçant de voir des spectateurs en train de discuter pendant que la performance se déroule autour d'eux, constate Gabriela Carrizo de la compagnie belge Peeping Tom. On ne peut pas vraiment les guider même si on a mis en place telle lumière, telle musique, dont on voudrait qu'ils profitent. Le rythme des uns et des autres ne correspond jamais à ce que l'on attend. »

Aux manettes de La Visita, présenté jusqu'au 1er octobre, à la Chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière, à Paris, Gabriela Carrizo a mesuré chaque soir la difficulté de gérer les déplacements des participants. « Il y a beaucoup d'inconnu dans une déambulation et une forme de frustration en tant que chorégraphe », dit-elle.

Si le spectateur devient volatil, son propos aussi échappe à son concepteur. Impossible, même si on tient compte du public pendant le processus de création, de tout prévoir. Non seulement chaque personne construit sa propre pièce en mille éclats, mais il devient aussi acteur et partie prenante du paysage d'ensemble de la performance. L'œuvre devient le moteur d'une foule en mouvement sans cesse changeante qui relance le contenu artistique en permanence. Un corps collectif surgit, dont les membres se contemplant en miroir. « Cela pose la question passionnante du contrôle de l'œuvre par son créateur », ajoute Gabriela Carrizo. Et lorsque les visiteurs peuvent entrer et sortir comme ils veulent pour aller faire une pause-café, autant dire que le spectacle ne se ressemble jamais. Dans une société qui fonce, une insaisissabilité miroitante raccorde avec l'époque.

« We Should Have Never Walked on the Moon », de (La) Horde. Théâtre national de Chaillot, Paris 16e. Du 27 octobre au 4 novembre.

« Dream », d'Alessandro Sciarroni. Festival d'Automne. Centquatre, Paris 19e. Du 29 novembre au 4 décembre.

« Forêt », d'Anne Teresa de Keersmaeker et Némio Flouret. Festival d'Automne. Musée du Louvre, Paris 1er. Du 23 novembre au 10 décembre.

« Boudoir », de Steven Cohen. Festival d'Automne, Centre Pompidou, Paris 4e, Paris. Du 24 au 26 novembre.

Rosita Boisseau